

L'Agriculture traditionnelle andine au Pérou sous l'indifférence : Érosion de la biodiversité et de la culture

Jaime A. Llosa Larrabure

Résumé : *Les Andes péruviennes ont été et sont encore une source de plantes alimentaires domestiquées dont la planète entière a tiré largement profit. La variété d'étages d'altitude a obligé l'homme andin à rechercher les espèces optimales pour chaque situation. Moyennant un long et persistant effort de recherche agronomique, l'agriculteur andin a constitué un vaste ensemble de produits qui lui donnent une sécurité alimentaire dans des situations souvent difficiles. Or, la condition actuelle, régie par le marché, ne privilégie plus la diversité : Le commerce exige de grands volumes concernant un nombre réduit de produits agricoles. L'agriculteur andin souffre d'une pression croissante qui, peu à peu, pourrait l'obliger à restreindre sa production aux seuls produits commercialisables. Si cette tendance venait à se confirmer, la vaste biodiversité agricole cumulée au long des siècles commencerait à se perdre. Parallèlement, les connaissances sur ces plantes, (sur leur existence mais aussi sur leurs propriétés et la façon de les cultiver) se perdront aussi.*

1. Les Andes péruviennes et les contraintes pour l'organisation agricole

L'altitude des massifs montagneux et le relief accidenté marquent ce territoire par la discontinuité d'altitude, une discontinuité horizontale d'abord, avec une faible surface totale de terres agricoles disséminées dans les vallées inter-andines. Une discontinuité verticale ensuite, entre la partie la plus basse de la vallée en aval, la partie la plus haute en amont, mais aussi dans les versants latéraux de chaque vallée. Ainsi, un déplacement de quelques kilomètres horizontaux peut signifier un changement d'altitude de plusieurs centaines de mètres en altitude. De cette façon, si la communication à l'intérieur d'une vallée peut être plus ou moins aisée, passer d'une vallée à l'autre ne l'est pas : il est donc logique qu'une certaine autarcie fonctionnelle s'installe dans chaque vallée. Pour qu'un niveau acceptable de sécurité alimentaire existe à l'intérieur de cet espace, il est nécessaire de l'utiliser au maximum, c'est-à-dire, il est impératif de maîtriser le plus possible la variable d'altitude. Il est bien connu qu'avant la conquête espagnole les populations andines occupaient le fond de la vallée pour cultiver les denrées adaptées aux climats plus doux, puis se déplaçaient en altitude pour cultiver la pomme de terre dans les zones plus froides, puis, encore plus haut, faisaient paître leurs troupeaux. Nous constatons là une troisième discontinuité, celle du temps. Le déplacement d'un étage d'altitude à un autre, en changeant d'activité à chaque fois, s'accompagnait de rites, de fêtes et autres activités culturelles associées à l'agriculture. Ce contrôle de l'espace vertical permettait l'utilisation optimale des terres, du temps, et de la main d'œuvre. Les conquérants espagnols, venant d'un pays avec un espace comparativement continu, avec un système de propriété individuelle, n'ont pas compris le fonctionnement de ce système ; ils ont obligé les andins à constituer des villages au fond des vallées et empêché les déplacements en altitude, perturbant sérieusement la culture andine et son système agricole. Cependant, dans les espaces encore contrôlés par les communautés indigènes, le système persiste de nos jours. Mais le contrôle de l'espace vertical nécessitait d'un

autre ingrédient : en effet, plus on monte, plus les terres agricoles se font rares, le climat devient plus rude et aléatoire, et la construction de terrasses agricoles et ouvrages d'irrigation plus difficile. Pour réduire le risque agricole, l'homme andin a développé une agriculture basée sur la diversité. Une recherche continuelle d'espèces et variétés de plantes a eu lieu dans le milieu naturel, suivi d'une domestication laborieuse puis d'une adaptation à différentes conditions écologiques. De cette façon, dans un petit terrain de deux hectares, l'agriculteur andin plante plusieurs variétés de pommes de terre, chacune avec des propriétés différentes : l'une sera plus résistante au gel, l'autre à la sécheresse, l'autre aux parasites, etc. Si une ou deux des variétés sont anéanties, les autres persistent.

2. L'organisation du fonctionnement agricole : passé et présent

Pendant la période Inca il existait une réelle organisation de l'agriculture. Si chaque vallée était partiellement isolée, elle n'était pas laissée à son compte : l'État inca fournissait un service efficace. La production de chaque vallée était soigneusement organisée en tenant compte de celle de l'ensemble des autres vallées. Les excédants étaient gardés dans le réseau de silos de l'Empire et redistribués si un problème surgissait dans une zone. L'État inca assurait aussi la dissémination des connaissances sur les pratiques agricoles et avait un système actif de recherche et d'adaptation de nouvelles variétés. Les conquérants espagnols furent surpris quand, se rendant dans des zones isolées quinze ans après la chute de l'Empire inca, ils ont vu que les silos étaient toujours approvisionnés. L'effort pré-inca et inca en domestication de plantes utiles est donc bien loin d'être le fruit du hasard. Ce fut une activité continue et planifiée. Le Pérou indépendamment a vécu et vit encore de dos aux Andes. À l'exception des mines, les Andes sont, pour la Côte dominante, un territoire peu intéressant, difficile à gérer. Pourtant, l'agriculture andine, avec ses produits toujours mal payés, assure toujours un certain équilibre alimentaire dans les villes péruviennes, andines mais aussi côtières. L'État péruvien a peu à peu abandonné son devoir d'organisation de l'activité agricole. Au nom du libre échange, il n'y a pas de subventions, mais pas de crédits non plus, pas d'assurances, et aucun système ne régit les surfaces à planter, même pour les cultures sensibles. De ce fait, l'agriculteur assume tous les risques, et se décapitalise peu à peu. On assiste à une variabilité dangereuse dans l'offre de produits sensibles, avec des excédants qui obligent le paysan à laisser pourrir sa récolte sur place, suivis d'années où l'offre ne satisfait pas la demande et l'État doit s'empresse d'importer en extrême des denrées. L'État péruvien laisse donc au hasard et à la masse d'agriculteurs désorganisés le soin de veiller à la sécurité alimentaire du pays. En ce qui concerne l'agriculture, l'Empire inca était un état plus moderne que le Pérou actuel. La mauvaise gestion de l'activité agricole est un problème dérivé de l'incapacité des classes dirigeantes péruviennes, et c'est donc un problème principalement des péruviens.

3. La relation perverse entre l'agriculture andine et les pays développés

Si le manque quasi total d'organisation de l'agriculture au Pérou est une responsabilité des péruviens, la perte progressive de variétés de plantes utiles dans les Andes a un co-responsable : les pays développés. Pour expliquer pourquoi, nous allons prendre l'exemple le plus démonstratif, celui de la pomme de terre. Ce produit est, depuis près de 150 ans, l'un des plus importants pour l'agriculture des pays développés. De ce fait, ces pays dépensent de grandes sommes en recherche génétique et emmagasinent dans des installations de haute technologie des collections de différentes souches. Évidemment, une grande partie de ces souches a été prélevée au fil des années dans le monde andin, principalement dans les Andes péruviennes. Or, malgré tout l'argent dépensé en recherche et stockage de variétés, ces pays continuent de venir se servir gratuitement au Pérou et dans les autres pays andins chaque fois qu'un nouveau virus attaque leurs pommes de terre, ou qu'un nouveau croisement est nécessaire pour suivre les modes du commerce. La raison est claire : le nombre de souches que ces pays peuvent emmagasiner dans leurs installations est moindre que celui produit par l'immense laboratoire entretenu

gratuitement par l'agriculteur andin. De plus, la pomme de terre est une entité vivante, qui continue d'interagir avec son milieu écologique, et se trouve donc en évolution continue, s'adaptant aux nouvelles contraintes. La multitude de variables qui conditionnent ces adaptations est impossible à prévoir et à reproduire en laboratoire. Ces pays, comme le Pérou, laissent de nouveau le soin de préserver le stock génétique d'une denrée d'importance mondiale à la même multitude de petits agriculteurs désorganisés. Ni le Pérou ni les pays développés ne leur donnent rien en échange ; cette fois la honte est partagée.

4. La résistance culturelle

Nous avons vu les conditions défavorables que doivent affronter les paysans andins. Dans certain cas, comme celui de la vallée haute du Río Cañete, proche de Lima, nous assistons à un abandon accéléré des terres agricoles. Faute de revenus corrects, les jeunes quittent leur village et migrent vers Huancayo, Cañete ou Lima, relativement proches. Les vieux restent sur place, mais disparaissent peut à peu. Avec chaque décès une partie de la connaissance des plantes utiles et des pratiques agricoles associées à celles-ci se perd. Nous assistons donc à une érosion de la biodiversité, puisque des collections entières de plantes utiles se perdent, mais aussi à une érosion culturelle ; car personne ne reste sur place pour prendre le relais de la connaissance. Si à tout ceci nous ajoutons les efforts des multinationales qui tentent d'introduire des variétés commerciales à haut rendement, voire des OGM, nous constatons que la pression vers une réduction de la biodiversité agricole andine est réelle. Cependant, fort heureusement, il existe une force qui s'oppose à cette tendance : la résistance culturelle. Tous les agriculteurs du monde ont une relation affective d'appartenance mutuelle avec leur terre. L'agriculteur andin, soumis à une géographie particulièrement âpre pour la vie humaine, pousse cette relation à l'extrême. L'agriculture est le centre de sa vie ; les fêtes, les foires, les activités communes, sont liées à l'agriculture. Pour eux, rompre avec le monde agricole est très difficile. Comme dans les Andes l'agriculture dépend de la diversité, les paysans andins continueront d'entretenir leur immense réservoir génétique sous le regard indifférent de leurs concitoyens et avec la complicité muette des pays riches. Mais les limites de cette résistance sont difficiles à mesurer. Déjà, le changement climatique global se fait sentir, car les pluies deviennent insuffisantes, concentrées en peu de mois par an. Autant l'agriculture sous irrigation que celle qui dépend directement des pluies souffrent de manque d'eau. Si l'inaction autant péruvienne que celle des pays développés continue, le jour où le seuil de pauvreté sera trop bas nous assisterons à une cassure fonctionnelle du système agricole andin.



Figure 1 : Zones agricoles des Andes Péruviennes. Produit par Ekodes Consultores à partir des cartes IGN - Pérou 1 : 100 000 è